

**PAGES  
MANQUANTES**



ST THOMAS

CEINT PAR LES ANGES



*Les Mois*

*Paques*

## *Avril*



Ecoute ! partout l'herbe pousse  
Et couvre au loin les prés blémis.  
Les fleurs éclosent ; les fourmis  
Explorent chaque brin de mousse.

Après les affres de l'hiver,  
Avril aux espoirs s'est ouvert :  
Tigelle où la grace bourdonne,  
Heureux le cœur que Dieu pardonne !

Mais plus heureux le Cœur égal,  
Le Cœur où la foi persévère,  
Qui voit planer sur le Calvaire  
L'aurore du soleil pascal.

H. Marienlob.





(Plockhorst)

Au matin de la Résurrection.

## LE ROSAIRE

---

### LA RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR

---



IEU ne se fait que des points d'honneur.

Ce lui en est un particulièrement délicat, pourrait-on dire, de récompenser au centuple — et à l'infini ! — tout ce que l'on veut bien faire ou soutenir pour lui. Si peu que ce soit, et en quelque ordre de choses, infime ou héroïque, Sa toute-puissance et son infinie bonté s'entendent aussitôt pour nous exalter et nous glo-

rifier.

Cette doctrine si consolante remplit les saintes Écritures ; Dieu s'engage partout solennellement, et cela lui devient, dès lors, comme une obligation de justice. Elle se proportionne naturellement à la mesure de notre générosité et de notre amour. Et si ceux-ci, n'opérant plus sur des biens extérieurs seulement, mais immolant notre personne elle-même, tranchent dans les fibres de notre cœur, et commandent, pour sa gloire, l'oubli et les anéantissements les plus complets, elle peut alors s'appliquer dans toute son étendue, selon cette parole : “ Celui qui s'humilie sera exalté ”, et devient le gage du plus glorieux des triomphes.

La résurrection de Notre-Seigneur en est l'expression la plus magnifique, et je voudrais essayer de le démontrer.

Quelle source de joie n'est-ce pas là, pour nous, au milieu de l'aride désert que nous serait trop souvent la vie ! Cette résurrection de Jésus-Christ figure donc, et assure pour nous aussi le triomphe éclatant après l'épreuve, après la souffrance, après l'humiliation, — si seulement,

comme lui, nous savions les surnaturaliser et les sanctifier dans l'obéissance et la charité.

Et c'est là, en effet, le dogme indéniable que l'apôtre Saint Paul nous répète sans cesse.

Tous les mystères de la vie de Notre-Seigneur, le chef et la tête de l'Eglise entière, sont aussi les modèles de ce que chacun des chrétiens, ses membres véritables, est appelé à reproduire dans sa propre vie. Modèles, en vérité, très efficaces par eux-mêmes de ce qu'ils signifient déjà, et qui nous assurent un secours particulier de la divine grâce.

Si donc notre joie devant ce mystère savait s'inspirer d'un enseignement aussi fondé, elle serait vraiment salutaire et conforme à l'esprit de l'Eglise. Nous pourrions, comme elle, la faire éclater bien haut, et nous aurions le droit d'unir nos *Alleluia* reconnaissants à ceux de notre divine mère et reine des Cieux.



L'Apôtre, en deux mots extrêmes, a enserré toute l'économie du mystère dont nous parlons, " Le Christ s'est anéanti, dit-il, c'est pourquoi Dieu l'a exalté ".

Ouvrons un peu le sens de cette écriture, et voyons d'abord comment Notre-Seigneur s'est véritablement réduit à rien, " Anéanti ", pour son Père et pour nous.

Jésus-Christ était Dieu comme le Père. Il avait la même nature, et sa majesté était infinie comme la sienne. Il en était le Fils parfait, le Verbe consubstantiel, la vivante Image, toute resplendissante de la même gloire. Cette égalité parfaite avec Dieu, il ne la tenait, dit saint Paul, ni d'une " usurpation ", ni " d'un coup de main " ; et cependant, continue l'Apôtre, " loin de s'y attacher comme à une proie, il s'est anéanti en prenant la forme de serviteur, de l'esclave ".

L'ange et l'homme avaient poussé le délire et l'orgueil jusqu'à vouloir supplanter Dieu. " Je monterai au plus haut du ciel ", s'écrie Lucifer et le serpent dit à Eve : " Vous serez comme des dieux ".

Que fait Jésus-Christ ? Il descend aux abaissements de l'Incarnation.

" Je ne servirai pas " ... Et Jésus-Christ, tout Dieu qu'il est, se fait serviteur et esclave. Le Fils de Dieu, il semble qu'il ait voulu, lui aussi, — mais dans une obéissance

à son Père et une charité infinies, — avoir comme son délire et sa folie de s'abaisser. Et la puissance divine lui permettant, cette fois, de réaliser jusqu'au bout cet étrange et mystérieux dessein, il se fait semblable à l'homme, ne voulant plus, dans tout, être, paraître autre chose qu'un homme, et il s'humilie, dans l'obéissance, jusqu'à la mort, et la mort de la croix !

N'était-ce pas là pour Notre Seigneur, en s'incarnant, déjà vraiment s'anéantir ? Toute notre pauvre nature humaine, si nous la comparons à la divinité, n'est que misère et que vide ; car Dieu, c'est la plénitude souveraine de toute vérité, de toute bonté, de toute charité, de toute puissance, de tout bien et de toute perfection. L'homme, au contraire, n'est que néant. Il tient de Dieu la racine de tout ce qu'il est et de tout ce qu'il a, son être. Or Jésus, sans déposer jamais sa divinité, puisqu'il ne le pouvait, a pourtant revêtu cette humanité-là,

S'incarner, pourtant, ne lui parut pas assez descendre. Abîmé dans notre chair, il n'y arrêta point le terme de ses abaissements et n'en fit qu'une étape. Il pouvait, du moins, s'accorder la grandeur, les plus nobles délices et toute la gloire de ce monde. Mais, devenu par nature homme et serviteur, il en a voulu aussi dans sa vie toutes les marques et toutes les infirmités, au péché près et à ses conséquences immédiates. Que dis-je ? . . . Notre-Seigneur est descendu aux réalités extrêmes des misères de l'homme, et il en a choisi, d'un seul coup, toutes les amertumes et toutes les humiliations.

Son âme est angoissée par la souffrance et elle traverse des agonies de sang. Dès l'instant de sa conception, il saillit à l'esprit de Jésus la sombre obsession du drame douloureux de sa vie et de sa mort. C'est Gethsémanie, où il écrase sous le poids des péchés du monde et celui de tant d'insultes, de blasphèmes, de coups qu'il va recevoir et cela, pour tant d'âmes, les nôtres peut-être, hélas ! inutilement ? C'est le baiser de Judas et de tous les Judas de l'univers entier jusqu'à la consommation des siècles, qui le livreront pour moins encore peut-être que trente deniers. Ah ! je comprends ce cri de sourd déchirement : " Mon âme est triste jusqu'à la mort . . . Mon père, s'il se peut, que ce calice passe loin de moi ; pourtant, votre volonté, ô Père, et non la mienne ! "

Ce furent dans son corps d'indicibles tourments. Il est lacéré inhumainement sous les coups de fouets, assommé brutalement dans cet odieux couronnement d'épines qui le consacre " roi de la souffrance ", érasé et broyé sous une croix de honte. Pour l'aider dans le chemin, point d'amis. Des étrangers seulement, et encore qu'on y contraint.

Il sort une voix du sang de Jésus, le juste et le Saint des Saints : " O vous tous, chrétiens, dont c'est le tour aujourd'hui de passer par la vie, arrêtez-vous, oubliez-vous, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur !... " Oui, " il a vraiment pris sur lui tout le poids de nos infirmités et de nos douleurs... A cause de nos iniquités il a été lacéré et broyé ".

Le ciment de la nouvelle alliance, c'est son sang ; nous y avons été lavés et régénérés, " rachetés à ce grand prix ", nous dit St-Paul.

Or, Jésus n'avait qu'à dire un seul mot, et de son âme, où il le confinait miraculeusement pour mieux souffrir, descendait sur le champs en son corps pour le béatifier ineffablement tout le rejaillissement si glorieux de la vision divine. Ce mot, par amour pour nous, il le refoule jusqu'au bout dans le fond de son cœur.

Mais Notre-Seigneur ne se devait-il pas de sortir d'une famille illustre, riche, très-puissante... un fils de roi ? Est-ce qu'à notre sens le prestige d'une souveraineté éclatante et tout le faste d'une puissance universelle et absolue n'eut pas été nécessaire — et qu'était-ce là encore ! — à l'incomparable dignité et à la transcendante majesté du Fils de Dieu ? Et son action n'en eût-elle point tiré des accommodements nécessités ?

Courtes vues de l'homme et puérité de nos ambitions. C'est bien une autre royauté que Jésus-Christ vient de quitter là-haut, royauté à laquelle aucune humaine commutation ne pourrait sans insolence se substituer... Et, poursuivant son " abimée " gigantesque, par le froid de l'hiver, dans la pauvreté extrême, — en une étable — d'une pauvre petite vierge ignorée qui a nom Marie, naît le Fils du Roi des Cieux. Il a pour père nourricier un pauvre charpentier, ses disciples seront plus tard de pauvres gens, des pêcheurs, hommes rudes et grossiers, et sa cour c'est la foule, le peuple. Il aime à se mêler avec lui, il se confond avec les petits. C'est vainement que l'orgueil pharisaïque



s'offense de le voir manger avec le publicain méprisé, ou s'incliner vers le pécheur public.

Voilà le Jésus de l'histoire, homme de douleur et d'abjection qui, tout Dieu créateur et souverain Maître du monde qu'il est, sait obéir, sait se voiler à l'homme sa pauvre créature. Il obéit à Joseph, à Marie, aux pouvoirs de ce monde auxquels, avec l'impôt, il paie son droit civil de vivre, et il se livrera à des juges et à des bourreaux pour reprendre à l'enfer les armes qu'il lui a volés.

Seigneur, vous pouvez encore du moins sauver votre réputation.

Elle sera lacérée comme son corps et son âme. Jésus-Christ, souverain juge du Ciel et de la terre, a été jugé par les hommes. Il a été jugé et condamné. Il a été condamné par des criminels et des misérables. La douceur, la justice, la sainteté essentielles ont été condamnées par la haine et le vice. Dans l'ordre et la vérité il apporte au monde, enfin, le bonheur et la paix. L'on ne veut pas comprendre ou l'on trahit indignement et sa parole et ses actions pour le jeter aux pouvoirs et à la tombe comme un perturbateur de tout ordre social, un être malfaisant et dangereux. Le divin adorateur et le Fils bien aimé du Père devient un homme qui aime le vin et la bonne chair, un blasphémateur, un destructeur de la loi, un impie ! . . . . Allons, qu'on nous délivre Barabbas, le voleur de grands chemins, c'est un honnête homme en regard de Jésus. Il n'y a pour celui-là qu'à le vouer au plus tôt, à la mort la plus honteuse en le crucifiant comme le dernier des esclaves entre deux larrons.

Or, il faut bien entendre ceci. Toutes ces humiliations de la vie de Notre-Seigneur, ce qui en fait comme deux fois, pour ainsi dire, le mérite infini, et ce qui nous enseigne et nous condamne en même temps si haut, c'est la divine charité avec laquelle il les a recherchées et aimées pour nous. C'est là, dans cet amour, et dans cette piété extrêmes qu'il a pour son père, ce qui fait l'excès mystérieux de ses abaissements et la délicatesse exquise de sa souffrance. " Mon père, les sacrifices de la terre ne peuvent vous satisfaire. Tenez, me voici ! . . . . Il s'est offert de lui-même, parce qu'il l'a bien voulu ". Ce sont les paroles de l'Écriture. Et s'étant offert, pas une seule fois " il n'a ouvert la bouche ".

Eh ! bien, qu'en pensez-vous ? Tout doit-il en rester-là ?

Cependant, racontait lui-même le divin Maître, quand le prodigue de l'Évangile, ingrat, déserteur du toit paternel, et libertin, forcé par l'abjection du vice, et à bout de vie, revint à son père, du plus loin qu'il le vit, celui-là accourut au devant de lui. Le premier, il l'embrassa tout de suite pour prévenir qu'il ne se jeta à ses pieds, appela tous ses serviteurs en leur disant : " Hâtez-vous de lui faire prendre sa robe première et de passer à son doigt l'anneau ". Il l'entoure de soins et d'honneurs. On tue le veau gras, la table de festin se dresse sur-le-champ, et les chants joyeux et l'harmonie délicieuse des orchestres éclatent.

Comment . . . Et la bonté infinie du Père qui est dans les cieus ne peut rien pour Jésus-Christ son Fils unique, qui pour lui, s'est ainsi déprimé et anéanti dans notre chair jusqu'à la mort la plus odieuse ? Sans doute, il a mérité des palmes, des couronnes, tout le fracas magnifique du plus inouï des triomphes. Sans doute, il a mérité de retrouver dans son humanité sainte, désormais cette gloire divine qu'au ciel il a eue de toute éternité. Mais, en ce moment, il ne faut pas oublier que ce Jésus, l'auteur de la vie, est mort et qu'il dort dans le tombeau. Il lui faut donc d'abord . . . la vie !

Car celui-là, pour glorifier son Père et nous sauver, il est tombé de lassitude sur le chemin, et le sommeil de la mort l'a assoupi. Vite, ô mon Dieu, qu'on l'éveille enfin ! Nous aussi, peut-être, nous avons peiné tout le jour avec lui pour vous servir et vous glorifier. Comme lui, nous sommes lassés et harassés. Sa récompense et son repos et sa vie doivent être les nôtres et nous sont des garanties. Nous avons donc soif et besoin, aussi, que notre espoir et notre foi ne soient point déçus.

Et voilà. Aujourd'hui c'est pour Jésus après les abaissements, la mort, l'anéantissement en toutes choses, l'exaltation. Enfin, la vie, la pleine émancipation dans l'immortalité de la vie divine. Nous sommes au resplendissant matin de la résurrection. La nuit sombre de la mort est passée. C'est l'aurore, le soleil, le jour. Toutes les limites et le fini, toutes les entraves éclatent et disparaissent. Avec celui de Jésus-Christ s'ouvrent nos sépulcres, les lourdes pierres qui écrasent roulent des tombeaux. Du ciel descendent les Anges revêtus de lumière. Les morts se lèvent, en pleine vie glorieuse. Les linceuls, les suaires,

les bandelettes, tout ce qui empêche, est rejeté aux quatre coins du tombeau. Le Christ s'élançe glorieusement du tombeau, et quarante jours durant ce sont des apparitions inattendues, toutes de consolation, d'enseignement, et d'espérance.

En ce jour, Dieu exalte son Fils. Le corps de Notre-Seigneur, broyé, humilié, anéanti à cause de nos péchés, reçoit sa glorification en ressuscitant, et en vivant désormais de la vie supérieure qu'ont les esprits. L'humanité sainte de Jésus sort donc du tombeau toute enrichie et toute illuminée des clartés du ciel.

Il y a là pour nous une grande leçon. Dans la personne du divin Maître, nous touchons au privilège glorieux réservé à nos propres corps, après les infirmités et les douleurs de cette vie, si, comme des rameaux bien vivants, notre vie est entée sur celle du Christ, le cep unique. Ici-bas, notre corps, tout matériel lui-même, est soumis aussi à toutes les altérations et à toutes les désagréations de la matière. L'âme gémit dans cette prison ténébreuse où elle reçoit sans cesse le choc brutal des instincts grossiers de la chair et du sang. Que de fois elle y étouffe ! Ses aspirations les plus élevées, ses élans les plus généreux sont en lutte, tout le jour, avec d'insidieuses perfidies ou d'aveugles violences. Cependant, il faut que ces poussées de désordre et cette marée montante de la boue soient rejetées au loin. Et cela se fait dans la pénitence et la mortification du corps dans le labeur et les brisements. Mais, réjouissons-nous bien, ce conflit douloureux se terminera dans la gloire du Christ. C'est encore une parole magnifique de saint Paul " que nos souffrances d'ici-bas sont comme la semence même de notre gloire future ". *Seminatur in ignobilitate, surget in gloria* ".

Et cette récompense sera ineffable. Quand à son tour, à la résurrection générale, notre corps sortira glorieux de la poussière du tombeau, l'âme gardera la maîtrise absolue de tous ses mouvements. Affranchie totalement des révoltes de la chair, ou immunisée contre le danger plus grand encore de ses doucereuses perfidies, elle sentira complètement ouvert et délié le jeu de ses admirables facultés. Le corps lui-même, bien loin désormais de lui résister, soudain devenu comme elle, impassible, rapide, et agile, en subira docilement le délicieux empire, juste récompense précisé-

ment de ses soumissions violentes et douloureuses d'autrefois.

Un autre privilège merveilleux de la résurrection de Notre-Seigneur dans un corps spiritualisé, c'est l'immortalité. Du même coup nous l'acquérons aussi avec lui. Jésus-Christ devient ainsi le premier des ressuscités autant par l'étendue et l'universalité de son triomphe que par la primauté et l'excellence de son mérite. " Ressuscitant d'entre les morts le Christ ne meurt plus... La mort n'aura plus d'empire sur lui ". Vous l'entendez lui-même : " La droite du Seigneur m'a levé du tombeau, je ne mourrai plus, mais je vivrai éternellement "

Eh ! bien, en face de ces merveilles, si nous avons des yeux pour voir ! L'on s'attriste, l'on se décourage parfois même, et pourtant si l'on veut, chacune de nos souffrances physiques ou morales, acceptée avec foi, dans la soumission filiale et la charité de Notre-Seigneur, porte en elle-même la promesse et le gage d'un bonheur et d'une glorification future ; car, avec chacune de nos épreuves est déposé dans notre âme le germe glorieux de notre résurrection avec Notre-Seigneur, et couvée par la divine charité cette semence, inévitablement lèvera un jour dans la vie éternelle. Quelle consolation !

L'humanité sainte de Notre-Seigneur, voile opaque jeté sur sa divinité, lui avait encore permis de recevoir, dans ses relations avec nous, des humiliations profondes. De là pour Jésus la source d'une nouvelle glorification. En se faisant en toutes choses semblable à nous, Il n'avait d'abord aussi paru qu'un homme comme nous ; mais, en terrassant la mort, il se sert de son ennemie vaincue pour manifester à tous, au ciel, sur la terre et dans les enfers, qu'il est vraiment le Fils de Dieu. Rempli de la promesse de son Père, dès longtemps il avait annoncé à ses disciples la réédification, après trois jours du temple de son corps. La réalisation de cette prophétie baigne de lumière son origine divine et son titre messianique, et rend incontestable ce qu'il nous a dit de ses mystérieuses intimités avec le Père et l'Esprit. De s'être confondu et perdu au milieu de nous, lui, " le Dieu de Dieu, la lumière de la lumière ", et de s'être livré aux humiliations et aux outrages, dans la tourmente surtout des grands jours de douleur qui ont marqué sa fin, voilà donc les anéantissements qui tournent

aujourd'hui à lui assurer le triomphe et la plus indéniable manifestation divine.

A bien regarder ce qui se passe en Jésus, comment ne pas goûter l'admirable sagesse de Dieu ? Trop souvent nous avons à souffrir des amertumes dans nos relations quotidiennes, moqueries, calomnies, insultes. Des bienfaits et des dévouements parfois sublimes et héroïques ne rencontrent qu'ingratitude et mépris. Les leçons et les exemples de parents chrétiens auront été prodigués, peut-être, dans l'immolation et le sacrifice presque sanglant durant des années, durant toute la vie, et seront restés incompris et inappréciés ! . . . Réjouissez-vous ! C'est aussi là Jésus. Mais aujourd'hui cela même devient la source de l'éternel notification de ses mérites et de sa divinité ; car, nous dit l'Apôtre, parce qu'il s'est ainsi anéanti, Dieu l'a exalté en lui donnant au ciel et sur la terre un nom, — le sien propre, — qui est au-dessus de tout nom, celui de " Dieu ". Voilà comment Jésus, le Fils du charpentier, a conquis de haute lutte, par ses abaissements, le sceptre du monde, qui lui appartenait déjà comme Dieu. Il domine maintenant tous les honneurs sur la terre, et non seulement cela, mais il a fondé sa royauté sur l'amour, et il règne sur les cœurs. Son nom passionne les âmes, il allume au cœur des saints le brasier de la plus ardente charité. Ce nom adorable, ils l'ont gravé au poinçon quelques-uns, jusque dans leur chair. Pour lui, dans une sanglante volupté que jamais le monde ne comprendra, on se macère cruellement. Pour lui, l'on vent ou souffrir ou mourir. Il suscite et enflamme des millions de martyrs qui lui donnent tout leur sang.

Autour de l'Agneau immolé écoutez au ciel l'éternel concert d'hommages et de louanges de tous les saints, et l'hymne triomphal des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse. Un instant, dans sa chair et par sa passion, il s'est trouvé au-dessous des anges ; aujourd'hui au-dessus d'eux tous couronné par son Père de gloire et d'honneur, il monte infiniment.

Son Père, lui-même ne l'avait-il pas comme oublié, abandonné, livré. " Mon Dieu, mon Dieu ", s'écriait Jésus défaillant sur la croix et comme pour nous apprendre à prier jusque-là, — " pourquoi m'avez-vous abandonné ? " Et maintenant, assis dans la même gloire que le Père, il trône à sa droite. Comme celui du Père son nom brille en lettres de flammes au plus haut des cieux . . . Le rôle de la

croix se trahit aujourd'hui, l'on comprends mieux les ombres et les ignominies en voyant tout-à-coup son sommet s'irradier de rayons divins, et le sarcasme de ce titre " Jésus de Nazareth, roi des Juifs ", devenu la dominante vérité de l'histoire, transfulgurée dans une gloire de Dieu. " Seigneur, Seigneur, combien véritablement, en ce jour et à jamais, votre nom est admirable au-dessus de tout nom ".

Enfin, glorifié déjà dans son âme et son corps, et ses relations nouvelles, Notre-Seigneur a mérité de l'être encore dans sa réputation. Il s'est humilié sans mesure, il sera exalté de même. C'est la doctrine — et la vision peut-être, — de saint Paul. Ce nom de Jésus est désormais si glorieux qu'il fait fléchir tout genou au ciel, sur la terre et dans les enfers, et que tous proclament partout que le Seigneur, le Christ, est vraiment dans la gloire de Dieu, son Père.

Bon gré, mal gré, il faut maintenant reconnaître et confesser la royauté de Jésus et sa filiation divine. On les confesse par la parole et par les œuvres. C'est l'éternelle adoration des saints de la terre et du ciel ; c'est l'éternel effroi et le remords épouvantable des démons et des damnés. Jésus-Christ seul est paru, terrible et saint. " Tous les peuples que vous avez faits viendront et se courberont devant vous dans l'adoration, Seigneur, et ils glorifieront votre nom ". C'est le langage même des Saintes Ecritures.



Le triomphe de la résurrection de Notre Seigneur, son repos et sa gloire, pourquoi ne le voudrions-nous pas aussi pour nous-mêmes ? Eussions-nous tout sur la terre, ce rêve de bonheur et de sécurité finira bientôt, et notre vie toute entière, gaspillée aux futilités de ce monde, serait à jamais perdue. Alors, que faire ? C'est Jésus-Christ qui nous le dit : " Tous un jour devront aussi ressusciter, les uns pour l'éternelle vie, les autres — et déjà en ce moment ils sont peut-être, hélas ! nombreux, pour la mort éternelle.

Saint Paul nous indique notre ligne de conduite et c'est précisément d'imiter Jésus-Christ. " Prenez aussi en vous, nous dit-il, les sentiments du Christ Jésus ", c'est-à-dire, sachez, comme le divin Maître, accepter les anéantisements, les souffrances, les humiliations de cette vie, dans la même soumission et la même charité. Et c'est ainsi

qu'Il est entré dans sa gloire, de même aussi, en nous réduisant à rien devant Dieu, comme Il l'a fait, nous permettrons à la grâce divine de commencer dès maintenant, par notre sanctification quotidienne, le temple de notre gloire future.

Dieu, voyez-vous, est créateur, et, souverainement indépendant de tous et de tout, il aime à agir par voie de création, c'est-à-dire, en partant de rien, dans les œuvres de la grâce et de la gloire, comme dans celles de la nature. Comme le soleil vient après les ténèbres, et comme la vie germe dans la pourriture, de même aussi notre glorification sortira de nos anéantissements. C'est pourquoi, si Dieu nous a donné beaucoup, veut-il que nous nous reconnaissions, au moins en esprit et de cœur, pauvreté et néant. Lui-même nous le dit. Et si pour son amour, nous prenons aussi son esprit d'obéissance et d'humilité, un jour nous serons, au ciel, avec l'adorable Trinité " concitoyens des saints ", car, nous permettrons à Celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts de vivifier aussi, selon la promesse des Ecritures, nos pauvres corps mortels.

FR. PAUL DESJARDINS.

*des fr. prêch.*



# Hymnes de la Fête de Ste-Catherine de Sienne

(LITURGIE DOMINICAINE)

TRADUITES EN VERS DU MÊME MÈTRE

## A VÊPRES

---

*Haec tuæ, Virgo....*



ES Hymnes que joyeux nous chantons à ta gloire,  
O vierge Catherine, en ce jour Solennel,  
A l'unanimité célèbrent ta mémoire :  
Ecoute-les au ciel.

S'ils ne s'élèvent pas à l'égal de ta vie,  
Sois pour nous indulgente, oh ! nous t'en supplions :  
Noble Vierge, assez grand n'est pas notre génie,  
Et nous le publions.

Qui donc a pu jamais, par un digne cantique,  
Exalter une Vierge ? ou, qui, chez les mortels,  
Saura jamais louer une femme héroïque,  
En accents immortels ?

Catherine, flambeau de splendeur fulgurante,  
Exquise par tes mœurs, d'esprit judicieux,  
Sobre, forte, pieuse, équitable et prudente,  
Tu t'élèves aux cieus.

Qui ne sait tes vertus et tes gloires si pures ?  
Rien de plus saint ne peut être ici-bas cité.  
Du Christ tu reproduis en tes chairs les blessures,  
Par amour et pitié.



Triste. âpre, fut le cours de ta brève carrière,  
 Qu'ont comblé tous les maux, à chacun de tes pas.  
 Avec un fier mépris des trésors de la terre,  
 Au ciel tu t'envolas.

De concert, rendons tous des actions de grâces  
 Au très généreux Fils du Père Tout Puissant,  
 Vénérons l'Esprit Saint, que nos voix, jamais lasses,  
 Leur consacrent un chant.

AMEN.

## A MATINES

*Laudibus, Virgo....*

O Vierge, te louer n'est que justice pure ;  
 Car en possession des triomphes des cieux,  
 C'est ton intégrité qui brille en ta parure,  
 D'un éclat merveilleux.

Tu reçois donc, là-haut, pour ta sainte existence,  
 Le prix en même temps que les justes honneurs  
 Dûs aux nobles vertus, avec la jouissance  
 Des plus riches faveurs.

Pour avoir honoré le glorieux mérite  
 Du Père des Prêcheurs, homme de grand renom,  
 Exemple universel, religieux d'élite,  
 D'éclairs reluit ton nom.

Jamais ne t'ont souri la volupté mondaine,  
 Les précieux bijoux, l'élégante beauté ;  
 Du siècle, constamment, tu fuyais avec haine,  
 L'infâme iniquité.

Châtiant souvent ta chair par des rigueurs cruelles.  
 Avec quel vif amour ruisselait sous les fouets  
 Ton sang, de toute part, pour les âmes rebelles :  
 Quels pleurs tu répandais !

Tous ceux que des douleurs multiples et poignantes  
 Accablent de leur poids si lourd, dans l'univers,

Tous ceux qui sont troublés d'angoisses dévorantes,  
Venant de points divers.

Oui, tous nous fournirons des chants à ton adresse,  
Même quand leurs récits se ressemblent toujours ;  
Alors, accorde-leur, en ta grande tendresse,  
Ton généreux Secours.

## A LAUDES

*Jam ferox miles....*

Le soldat obéit et réprima sa haine,  
Les chefs refoulèrent l'ardeur de leur courroux ;  
Ils menaçaient de mort le peuple de Sienne  
Atterré de leurs coups.

Souventes fois encor, par des ruses pieuses,  
Tu t'es dévouée aux hautes autorités :  
On garde ces récits, en lettres gracieuses,  
Dans d'illustres cités.

Tu presses les déchus par ta vive éloquence,  
Aux foules tu fais voir les lois de l'équité,  
Rien, dis-tu, ne procure une heureuse existence,  
Comme la probité.

Dédaignant hautement l'effroyable puissance  
De la cruelle mort ; riant de ses terreurs,  
Tu répétais souvent qu'elle est la récompense  
De nos âpres labeurs.

Ainsi, comme approchait le jour où tu dus rendre  
Au Sépulcre ton corps et tes cendres sacrées,  
Au seuil du ciel déjà, tu le laissais entendre  
Aux âmes éplorées.

Et c'est en adorant du Christ la chair bénie,  
Qu'offrant ton sacrifice, et, les larmes aux yeux,  
Au monde tu léguais l'exemple de ta vie,  
En tes derniers adieux.

ABBÉ L.-L. DUPRÉ.

# LES CATACOMBES

UN COURS DE M. MARUCCHI

(Suite)

## V. — LES AREAE



PENDANT il ne faut pas croire que l'idée de souterrain est essentielle à tout cimetière primitif. Non ; il y a eu des cimetières sous le sol, et il y a eu des cimetières à la surface du sol. Le cimetière primitif n'a d'essentiel que d'être séparé du cimetière païen par horreur pour les rites des païens et pour la crémation. Suivant la nature du terrain on pouvait ou non creuser le cimetière dans le tuf et sous les collines. Dans les environs de Rome, le terrain se prête bien à ces excavations. Même des païens de l'âge républicain comme les Scipions avaient creusé dans le sol leur cimetière de famille. Dans certaines localités près du Tibre, comme à S. Raul des Trois Fontaines, ou près de la mer, comme à Ostie, on ne pouvait creuser sans toucher vite à l'eau, et alors on établissait le cimetière en plein air.

En Afrique, par exemple, nous savons par le témoignage de Tertullien, qu'il y avait peu de cimetières souterrains, qu'en général les cimetières y étaient à la surface du sol, c'est pour cela qu'ils se nommaient *Areae*.

Les Chrétiens préféraient les cimetières souterrains, là où il était possible d'en creuser. Ils étaient guidés en cela

par le désir d'imiter le tombeau de Notre Seigneur. Ils le prenaient pour Archetype, et loin de soumettre leurs morts à la crémation, ils les enveloppaient de linceuls, les imprégnaient de baume et de parfums, *sicut mos est judaeis sepelire.*

Dans son voyage en Palestine, Mr. Maruechi a remarqué la similitude des catacombes romaines avec la nécropole juive où Jésus-Christ fut enseveli. A côté du Saint Sépulcre il reste encore des tombes qui permettent de faire ce rapprochement. Et c'est de la Palestine qu'ainsi serait venue l'idée des Catacombes.

## VI. — CIMETIÈRES JUIFS À ROME

Il y avait beaucoup de Juifs à Rome, à la fin de la république. Ils avaient un cimetière à eux dans chacun des trois quartiers qu'ils habitaient en majorité, c'est-à-dire au Transtevere, à l'Esquilin, à la porte Capena. Ces trois cimetières ont été retrouvés ; celui du Transtevere, en 1904, par Marucchi, sur la via Portuensis ou de Porto ; Bosio l'avait visité, en son temps. Celui de la porte Capène, sur la via Appia a été retrouvé en 1857, vis à vis de S. Sébastien. Celui de l'Esquilin, audelà de la porte Majeure, était mis au jour, il y a une vingtaine d'années.

Ces trois cimetières Juifs ressemblent si bien aux Catacombes qu'on a pu dire qu'ils avaient servi de modèle aux cimetières chrétiens ; il n'en est rien ; les chrétiens n'ont voulu imiter que le tombeau de Jésus-Christ.

Outre le désir d'imiter le S. Sépulcre, les chrétiens avaient encore un autre motif de cacher leurs cimetières, en des excavations souterraines. C'est qu'ils y trouvaient pour leurs réunions plus de sécurité ; plus de liberté, pour le culte ; plus de facilité pour les décorations en peinture qui représentent aux yeux le dogme chrétien, plus d'avantages en un mot pour buriner inscriptions mortuaires et formules dogmatiques. Pour tous ces motifs, les chrétiens ont partout préféré les cimetières souterrains aux cimetières à la surface du sol et en plein air.

Cependant, même à Rome, il y a eu aussi, des cimetières demi souterrains, par exemple, celui de S. Paul et

celui de S. Pierre. La raison en était les conditions défavorables du sol, ou l'espace trop étroit qui restait disponible.

S. Pierre, qui est mort dans le cirque de Néron, au Vatican, et non pas au janicule, comme veut le faire croire une légende du 15<sup>e</sup> siècle, S. Pierre a été inhumé au Vatican même, dans une chambre sépulchrâle, tout à côté des païens. On n'avait pas eu le temps de transporter ses restes, plus loin ; et c'est sans doute dans le tombeau d'un chrétien affranchi de Néron qu'il a été déposé hâtivement.

Quant à S. Paul, il a été enterré, "*in prædio Lucinæ*", dans le domaine d'une matrone du nom de Lucine, et dans le voisinage de sépultures païennes. En cet endroit, le terrain est trop bas ; l'eau du Tibre y affleurait trop vite pour qu'on ait pu creuser des catacombes, dans le sous-sol.

Enfin nous avons la preuve que les chrétiens, au 3<sup>e</sup> siècle avaient des cimetières à la surface du sol, dans un cippe (colonne tronquée) trouvé sur la via Appia, près de S. Sébastien. Il est décoré de poissons, symbole de Jésus-Christ Fils de Dieu, Sauveur des hommes, *IXTUS* : (à noter que les chrétiens eux-mêmes, sont nommés par Tertullien, *pisciculi*, petits poissons) ; sur le cippe l'on voit aussi une ancre, symbole de la croix. Or ce cippe devait se trouver dans une "*Area*" ou cimetière en plein air, car un cippe est destiné par sa forme à se dresser sur terre et non pas sous terre.

## VII. — CARRIÈRES ET CATACOMBES

Pour ce qui est de la structure des Catacombes et de leur destination première, l'on a cru longtemps qu'elles avaient été d'abord des carrières d'où l'on extrayait divers matériaux de construction. On appuyait cette opinion sur le fait qu'il se rencontre des carrières près de presque toutes les catacombes, comme à S. Calixte, à Domitilla, à Priscilla.

Ce voisinage des carrières a fait dire à Bosio par exemple, que les catacombes n'étaient que des carrières transformées en lieux de sépulture. C'est une opinion qui a prévalu jusqu'au Père Marchi, le maître de M. de Rossi.

Le P. Marchi a démontré qu'au contraire les catacombes ont été creusées expressément par les chrétiens pour y déposer

leurs défunts, et que cette Rome souterraine est bien l'œuvre de l'Eglise et non pas d'industriels ou de fabricants quelconque. Voici les raisons qui ont déterminé le P. Marchi. Les carrières sont creusées dans un tuf spécial, trop friable et trop mou pour permettre d'y construire des galeries habitables, on nomme ce tuf : *lapis puzzolana*, pouzzolane. Les catacombes, au contraire, sont creusées dans un tuf très différent, et dit : tuf granulaire et dont vraiment on ne tire aucun usage industriel. Et c'est une première preuve tirée de la nature du sol.

En voici une seconde fournie par la forme architecturale très différente dans les carrières et dans les catacombes. Les carrières ont des galeries courbes, larges, à pans inclinés, et disposées pour faciliter le passage des chariots et l'extraction des matériaux. Les galeries des catacombes, sont droites, verticales, étroites et bien adaptées à la superposition des *loculi* ou des tombeaux.

Enfin cette démonstration du P. Marchi se fortifie encore par des preuves produites par les monuments, par des inscriptions, par des peintures de "*fossores*" armés de leur pioche, par des indications dans les actes des martyrs, et qui manifestent que les catacombes furent une œuvre entreprise dans le but exclusif d'inhumér les chrétiens.

Bref, la thèse du P. Marchi a été victorieuse de tous les préjugés, de toutes les opinions, et de nos jours elle n'a plus d'adversaires.

Jusqu'au 4<sup>e</sup> siècle l'on a donc creusé des catacombes, et pourtant ne faudrait-il pas expliquer ce voisinage des carrières ? C'est bien simple. D'abord c'était un voisinage très avantageux pour les catacombes. Quand on les creusait on pouvait décharger la terre et les débris dans les carrières voisines. Ensuite, durant les persécutions les carrières fournissaient une entrée secrète aux catacombes, alors que l'entrée publique connue était interdite et surveillée comme il arriva sous Valérien et Domitien.

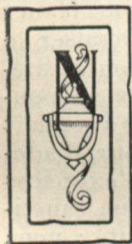
Parfois la catacombe a du s'édifier dans une carrière, celle de Priscilla, par exemple. C'est la plus ancienne, et sa partie centrale n'est qu'une carrière *aménagée* pour la sépulture. L'on distingue bien les murs de soutènement bâtis pour prévenir les éboulements ; c'est une exception, qui confirme la thèse générale, en manifestant, par ces constructions ajoutées, l'inaptitude des carrières à servir de catacombes.

## PETITES MÉDITATIONS

---

### POUR LES MALADES

---



NOUS pouvons nous représenter la vie intérieure de la très sainte Vierge comme un immense océan silencieux ; les vagues qui paraissent à la surface et qui ne semblent qu'effleurer la silencieuse immensité, montent pourtant d'un fond insondable, toutefois avec le calme et la majesté des choses éternelles ; et ce sont des actes où toute l'âme opère, dans la splendeur pénétrante de la présence de DIEU.

2. Cette vie imite, autant qu'il est possible à la créature, l'immuable activité de la nature divine.

En DIEU, en effet, point d'agitation, point de passage d'une action à une autre action ; point même d'actes distincts : un seul acte éternel, infini, par lequel DIEU est, et est à la fois tout ce qu'Il est : Père, Fils, Esprit, Créateur, Sanctificateur, Glorificateur. Acte incessant et qui ne peut pas ne pas être ; mais acte plus semblable à ce que nous nommons repos, tranquillité, paix, jouissance, qu'à ce que nous nommons travail, activité ; immobile sabbat où DIEU se complait en soi d'être DIEU. Acte pourtant d'une activité infinie et toute-puissante, qui en DIEU se nomme Trinité ; qui hors de DIEU se nomme Création, Sanctification, Glorification, avec toute la précision de détails, tout l'harmonieux enchevêtrement de causes et d'effets que suppose la conservation et le gouvernement d'une telle œuvre ; multiplicité que la science humaine scrute sans arriver, non à l'épuiser, mais à l'entamer pour ainsi dire, dans le mouvement et la nature des mondes, dans la vie de la plante et de

l'animal, et tout ensemble dans la nature et dans la vie de l'homme lui-même.

Incompréhensible conciliation des contraires : immobilité et activité, travail et repos, jouissance et labeur, liberté et toute-puissance, justice et miséricorde.

3. Ce qui est infini en DIEU, ce qui est en Marie, fini il est vrai, mais si élevé pourtant qu'aucune pure créature n'y saurait atteindre, nous pouvons, nous, pauvres malades, l'imiter dans la mesure de nos forces, sans peine, sans fatigue, avec fruit cependant et consolation.

Que nous soyons étendus sur une couche, sans humain espoir de nous relever, ou que traînant un corps débile, notre cerveau fatigué refuse à l'esprit des ailes pour planer sur les sommets aimés, nous pouvons du moins apaiser le distrayant tapage de nos pensées, et imiter le silence intérieur de Marie en la présence de DIEU. Si nous ne pouvons à notre gré multiplier nos prières, renouveler à souhait nos actes de soumission, de foi, d'espérance, d'amour, d'adoration ; si nous ne pouvons retourner à tant d'exercices dont nous nous étions fait une pieuse habitude, une sanctifiante seconde nature alors que nous étions en santé ; nous pouvons facilement, avec un peu de patience, reproduire en nous cette adoration silencieuse, paisible, généreuse et active qui fut l'unique occupation intérieure de Marie durant son pèlerinage parmi nous, de même qu'elle est son unique occupation à la droite de son divin Fils. Du moins devons-nous le penser, si nous voulons nous faire de notre douce Mère et de sa vie intérieure, une idée digne de ses grâces, de ses prérogatives et de son union à DIEU.

4. Nous pouvons aussi considérer les mêmes dispositions en Notre-Seigneur, où elles furent semblablement, mais à un degré suréminent, parce qu'à la divine personne du Verbe appartiennent tous les actes de la sainte humanité.

Et de même qu'une terre exposée au midi tire de cette seule exposition, sans autre mouvement de sa part que d'être exposée et de recevoir l'influence du soleil, toute la lumière, la chaleur et la fécondité dont elle a besoin ; de même notre âme tirera de cette occupation toutes les grâces qui lui sont nécessaires et remplira à l'égard de DIEU tous les devoirs compatibles avec son état.



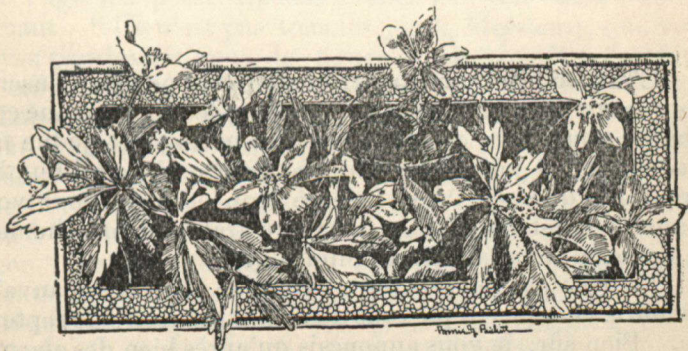
Car Notre-Seigneur est non seulement saint en toutes choses, mais sanctifiant ; et ses vertus sont de nature à s'imprimer dans les âmes de ceux qui les considèrent avec respect, estime, admiration et complaisance.

5. Ce n'est point qu'il ne faille faire à certains temps des actes exprès des différentes vertus, et réciter les prières auxquelles la Sainte Eglise attache une obligation, sa faveur ou des indulgences. Mais cet exercice est très pieux et très salutaire pour s'unir à Dieu durant les longues heures de souffrance ou de débilité, comme aussi durant le travail. Il donnera même à nos prières vocales plus de goût, de prix et de mérite, en soutenant notre recueillement.

Il est d'ailleurs bien connu et approuvé par les auteurs ascétiques du meilleur renom ; ce n'est pas le lieu d'apporter des autorités, ni d'énumérer les appellations dont les écrivains spirituels décorent cette méthode de s'unir à DIEU. Je craidrais qu'il m'arrivât de mes lecteurs comme d'une bonne femme qui n'osa plus manger en salade d'une certaine herbe des prés, connue par ses belles fleurs jaunes, qu'un savant avait nommée devant elle : *taraxacum dens leonis*.

fr. V. M. B.

o. f. m.



## AU BERCEAU DE L'ORDRE

---



*RACE à l'obligeance de nos Sœurs Dominicaines de Québec, nous avons la bonne fortune de mettre aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs une lettre fort intéressante qui arrive de N.-D. de Prouille, du berceau même de l'Ordre de Saint-Dominique. On y verra d'une façon saisissante les alarmes, les angoisses, les tribulations qui sont le partage d'une famille religieuse sous le régime néfaste qui opprime la France du 20<sup>e</sup> siècle.*

*C'est peut-être une indiscretion que nous allons commettre là ; mais cette lettre est si VÉCUE, que ce serait vraiment dommage de la laisser dans l'ombre. Que la petite Sr. Imelda nous le pardonne !*

Monastère de Notre-Dame de Prouille, 5 février 1907.

Très Révérende et trop bonne Mère,

C'est, en effet, presque trop de bonté que de penser à une si pauvre sœur ! mais puisque mes lettres sont une consolation pour votre charité alarmée à notre sujet, je me fais avec une vraie joie l'intermédiaire de Prouille et l'humble suppléante de notre Mère Prieure trop occupée pour vous donner les détails désirés par votre fraternel attachement au Berceau de la famille Dominicaine.

Pour ne pas me répéter, je cherche dans ma mauvaise mémoire, ce que j'ai pu vous dire dans ma lettre de septembre. Bien sûr, je vous annonçais qu'après bien des alarmes accompagnées de beaucoup de prières, nous étions aussi rassurées qu'il est possible de l'être dans les circonstances présentes, au sujet de la Basilique achetée aux enchères, le

7 août dernier, par la puissante famille espagnole déjà propriétaire du Monastère des Sœurs et du petit couvent des Pères, qui est désert, c'est vrai, mais point profané ni volé.

Vous connaissez, mieux que nous peut-être les événements tristes et graves de notre pauvre France, mais nous ne sommes plus surprises de cette grâce si forte et si puissante qui soutient et éclaire l'épiscopat et le clergé français, en apprenant que le cher Canada a fait monter vers le ciel de si ardentes supplications. Les quelques épisodes que nous pourrions vous citer vous rempliraient d'admiration et de joie. La semaine de Pâques (1906) un Evêque (pas besoin d'écrire son nom) venait demander un peu de repos à notre désert. Il était anéanti physiquement, mais plus encore peut-être moralement. Il est aujourd'hui plein d'une vigueur qui n'est certainement pas l'effet de la nature, mais une grâce du St-Esprit ; ce don de force surnaturelle qui était communiqué aux martyrs. Il soutient son clergé avec une énergie que l'on attendait pas ; et il avoue lui-même qu'il sent que c'est une grâce de Dieu.

Le 11 décembre, c'était une pluie de procès verbaux contre les prêtres qui avaient célébré la Sainte Messe. Au chef-lieu de notre arrondissement, le doyen des curés de la ville, (oncle du Père temporel de la communauté) que ses 80 ans très passés empêchent souvent d'aller à l'Eglise en hiver, s'y rendait ce jour-là. et célébrait très ostensiblement. Il a tenu, aussi, à se présenter par-devant les juges, assisté de deux prêtres, et, avec cette fine pointe d'esprit gaulois que l'âge n'a point émoussée chez lui, leur disait en les saluant : " Ce n'est pas tous les jours, Messieurs, que vous voyez par-devant vous des figures aussi honnêtes ". L'un de ces Messieurs se permit de lui dire d'un air de bonté : " Laissez donc là votre Pape, Monsieur le Curé ! " " Monsieur, répond avec une parfaite courtoisie le vénérable Prêtre, si vous m'en croyez, vous n'aborderez pas cette question, pour une bonne raison, c'est que vous n'entendez rien à ces affaires-là ". Et il se retire après cette salutaire leçon. Le surlendemain, la fille de l'un des principaux agents mourait, et ceux qui la veille dressaient des procès-verbaux, Maire, adjoint, sous-préfet, et jusqu'au député accouru de Paris, allaient supplier Monsieur l'archiprêtre de célébrer la Sainte Messe et des funérailles religieuses, et se soumettaient aux conditions que l'autorité ecclésiastique leur demanderait. En voyant tous ces franc-maçons humi-

liés, assistant à la Sainte Messe, et allant, à l'offrande, baisier la croix, on ne pouvait s'empêcher de dire : *Digitus Dei est hic.*

Mais il se peut bien que vous connaissiez des traits plus touchants, et ce sont surtout les nouvelles de la famille Dominicaine que vous attendez de nous.

La Providence se montre admirable en faveur de ce groupe vaillant des Sœurs de Nay qui a voulu, à tout prix garder sa vie religieuse. Leur beau Monastère allait être vendu aux enchères, et la Ville de Nay voulait l'acquérir pour une Ecole Supérieure de garçons et de filles, car dans les Ecoles du gouvernement, on met ensemble les deux sexes, quelle atrocité ! Or, Monsieur l'abbé Dupont, le dernier survivant des trois frères Prêtres, vrais saints, qui ont fait construire le couvent et se sont toujours dévoués au spirituel comme au matériel de la communauté, navré, se rendait au cimetière, et sur la tombe de ses frères, leur disait : " Vous jouissez bien tranquillement dans le ciel ! Voyez donc ce qui se passe sur la terre ! Permettez-vous que cette Maison bâtie pour Dieu serve à l'œuvre du diable ? Vous voyez bien que je n'ai pas les moyens de la racheter ; c'est votre affaire ". Et il rentrait chez lui en priant, lorsqu'on lui remet, avec son courrier, une lettre dont l'écriture lui était inconnue. Il ouvre : Mon cher ami, vous avez sans doute oublié votre ami de collègue, (à 72 ans ! c'est permis) mais j'ai entendu dire que le couvent de Nay était à vendre, etc., etc.. Pourquoi ne vous portez vous pas comme acquéreur aux enchères, si c'est l'argent qui vous fait défaut, je me fais fort de vous le procurer, etc., etc.. Il n'en fallait pas davantage à un homme de foi comme Monsieur Dupont, et le couvent est racheté, et mis, provisoirement à la disposition de Mgr. l'Evêque de Bayonne pour le Grand Séminaire. De même pour Marseille et pour Mazères. Oh ! oui, Dieu, même lorsqu'Il laisse agir les méchants, sait montrer aux siens, de mille manières comment Il les aime.

Ici, nous avons célébré, dans l'intimité de la vie de famille, le 7<sup>ème</sup> centenaire de la fondation de Prouille par notre Bienheureux Père Saint Dominique. Dans tous nos couvents d'Europe où on le pouvait, du Tiers-Ordre ou du Grand Ordre, on a fêté avec plus ou moins de solennité extérieure, l'une ou l'autre de ces trois dates : 22 juillet, apparition répétée trois nuits du globe de feu tombant sur

Prouille, à la prière de Saint Dominique, en 1206 — 22 novembre ; entrée des 9 premières Sœurs dans le petit couvent bâti vaille que vaille — 27 décembre, prise d'habit et mise en clôture des Sœurs par Saint Dominique. Dans la Basilique de Prouille, fermée au culte public, et point considérée comme édifice religieux, inachevée d'ailleurs, on ne pouvait songer à une fête extérieure. Les Saints Offices se célèbrent, avec non moins de solennité qu'auparavant, mais, portes bien closes, et pour les personnes résidant à Prouille seulement. Je vous ai peut-être raconté notre naïve fête du 22 juillet, avec les trois processions aux flambeaux, la nuit après Matines, dans le grand jardin, auprès de la Statue de notre Bienheureux Père. C'est encore autour d'une Statue de notre Bienheureux Père, illuminée et parée d'une façon toute agreste, mais dans le Monastère, à l'extrémité de l'aile de l'infirmerie, que nous nous sommes groupées pour dire et chanter notre reconnaissance à notre Saint Patriarche, le 22 novembre, qui était aussi la fête de notre Mère Prieure.

Le 27 décembre, nous avons voulu faire davantage. Nous avons une postulante converse ; il manquait bien quelques jours avant que l'année de son épreuve fut révolue ; mais elle était si courageuse, si joyeuse, et désirait tant le saint Habit ! On en a fait la reine de la fête et on l'a appelée Sr Jeanne, car nous avons une Sr Saint-Jean. Mr le P. Provincial a présidé la cérémonie, et dans une allocution charmante, après nous avoir déclaré qu'il n'était pas dans les secrets de notre Bienheureux Père, nous avons bien eu sujet de penser que Saint Dominique faisait parfois ses confidences à celui qui était son représentant lorsqu'il nous a expliqué pourquoi la fête de Saint Jean l'Évangéliste avait été choisie pour couronner l'Œuvre de Saint Dominique. L'apôtre Vierge, le Fils bien aimé de Marie, le contemplatif qui reposa sur le cœur de Jésus, le disciple bien aimé, le plus fidèle, qui accompagna Jésus jusqu'au calvaire, le Prêcher de la sainte charité, était bien le modèle et le protecteur le mieux choisi, et choisi bien à dessein par Saint Dominique pour ses filles.

Le soir, après Vêpres, pour montrer à notre Bien aimé Père que nous aimions bien notre sainte clôture, et lui demander la grâce d'y demeurer toujours, nous avons fait une procession tout le tour de nos grands murs ; la Mère Prieure portait la relique de notre Bienheureux Père et la

Mère Sous-Prieure, tout près d'elle, portait sur un coussin, les clefs de la porte de clôture, et nous chantions le *Te Deum*, l'*O Spem miram* et les Hymnes de l'office du 4 août. Mais plus encore nous nous efforçons de faire passer dans notre vie l'esprit de ces premières Mères, afin que la sève dominicaine se conserve pure et généreuse, là où a été jetée la divine semence. Hélas ! l'humble rejeton ne sera-t-il pas arraché de sa terre natale ? Humainement c'est à craindre. Mais lorsque je vois la charité si grande qui nous unit, la si parfaite bonne volonté, l'élan si sincère vers la perfection religieuse de toutes les âmes, il me semble impossible que Satan réussisse à les séparer. Une chose cependant me fait craindre que nous ayons à goûter l'exil ; c'est que Dieu qui voit l'avenir et qui prend soin des siens semble nous avoir préparé un refuge. Le couvent de Nocera, près de Naples, est offert à la communauté avec ses 60 cellules et ses dépendances, parfaites pour nous. Il est habité par 8 Sœurs Italiennes, 4 Sœurs de chœur et 4 converses, qui dépassent (sauf une) les 60 ans, et même approchent et dépassent 80 ans. Depuis longtemps, avec une ferveur touchante, elles prient pour qu'une communauté française aille faire revivre nos saintes observances dans ce Monastère qui date de notre Bienheureux Père Saint Dominique, dit-on. Cette perspective n'est pas sans angoisses : cinq Sœurs de chœur et deux Sœurs converses occupent notre infirmerie et ne supporteraient pas le voyage : la jeunesse, de plus, est en général si débile ! les forces de ces enfants sont loin d'être au niveau de l'ardeur de leurs désirs. Et les ressources ? Nous vivons en grande partie des terres de Prouille !... Et nous sommes 41 en clôture et 6 Sœurs au dehors. Aussi, ne regardons-nous pas l'avenir. Dieu s'en est réservé le secret et il a bien fait. Aussi bien, est-il le seul qui puisse en prendre soin. Et que pouvons-nous faire de mieux que de nous confier en sa tendre Bonté !

Veillez, très Révérende Mère, continuer, avec toutes vos chères filles, à l'importuner pour nous, pour notre pauvre France, et croyez que, de notre côté, nous aimons à parler à N.-D. du Saint Rosaire, à notre Père Saint Dominique, au bon Jésus du tabernacle et de la crèche, de nos si bonnes et dévouées Sœurs, les Dominicaines de l'Enfant-Jésus du Canada.

SR IMELDA....

O. S. D.

## CHRONIQUE

---

### FORMATION CIVIQUE DU CANADIEN FRANÇAIS

---

*Nous recevons d'un correspondant de Montréal les notes suivantes, qui contiennent le résumé d'une conférence donnée par M. Henri Bourassa aux académiciens du collège Sainte-Marie. Nous sommes heureux de les communiquer à nos jeunes lecteurs.*

QUELQUES IDÉES SUR LES QUALITÉS D'UN BON CITOYEN CANADIEN-FRANÇAIS. — Vie privée et vie publique, chacune a ses devoirs. Relevons ce fait que la prospérité des institutions anglaise vient de ce que les anglais ont plus que nous un sens individuel inné des fonctions sociales ; chez eux il n'y a pas de cloison entre la vie privée et la vie publique ; le citoyen et l'individu s'allient et se rejoignent harmonieusement en un tout moral et social ; le particulier n'existe qu'en fonction du citoyen. Chez nous, au contraire, le citoyen semble subordonné au particulier et n'agir que pour ses intérêts personnels.

L'Anglais respecte la force, toute force, surtout la force morale qui combat pour un principe, un principe qu'approuve la raison éclairée. Il méprise les avachissements ; et c'est devant eux seulement qu'il est arrogant et fanatique.

La presse anglaise est franche et ne change pas les paroles d'un adversaire ; la presse canadienne, en cela, n'est pas aussi louable. L'Anglais aime la droiture, la fermeté, la franchise, la netteté de vues, et le canadien doit développer ses qualités pour réussir au milieu d'eux. Pourquoi s'enfermer chez soi et verser l'injure à l'Anglais ?

Notre histoire nous montre que nos grands ancêtres combattaient, plus que nous, pour les principes et avec plus de désintéressement et moins d'acrimonie et d'injures. Ainsi, dans notre histoire, l'ardeur pour les nobles luttes de principes est en raison inverse de l'ardeur d'injurier et de l'ardeur pour accaparer les fonctions rémunérées. Ceux-là, nos pères, se

battaient sans souci du profit personnel, oublieux de l'injure ; aujourd'hui, l'on se bat oublieux du respect des principes, et soucieux des seuls bénéfices personnels.

Il faut former le sens politique de notre race, intéresser le peuple au mouvement des affaires publiques ; il faut greffer la force politique sur la force sociale. L'agent de ce greffage peut être le catholicisme, comme en Belgique et en Allemagne ; il ne doit pas être l'Athéisme, comme en France. En France, la faute des apôtres de l'idée catholique a été de chercher son appui dans l'idée politique et ses tenants, au lieu de chercher appui et soutien dans l'idée sociale et démocratique. Ils auraient dû, pour sauver l'idée catholique, montrer aux foules, aux ouvriers, qu'elle comporte toutes les satisfactions de leurs besoins, qu'elle comprend toutes leurs aspirations ; qu'elle n'est pas seulement une belle idée, mais qu'elle est une bonne action philanthropique.

Les professions libérales ne devraient pas oublier toute justice due aux tiers, aux adversaires, aux témoins, en vue du succès de leur clientèle. Les hommes d'affaires devraient avoir un sens plus éveillé de justice et de probité envers les corporations, non moins qu'envers les individus, considérer qu'à la bourse on peut ruiner les fortunes privées en frappant au hasard sur un corps innommé.

Dans les élections il ne faut pas être fanatique de son parti, bien qu'il soit presque nécessaire d'en avoir un. Il faut que le peuple ne se dise jamais : Ces députés, ce parlement, tous ces journaux ont une si triste besogne, qu'il vaut mieux nous en désintéresser.

Les gouvernants doivent désirer le pouvoir, prendre le pouvoir, conserver le pouvoir s'ils ont un principe à réaliser et qu'ils le croient essentiel à la prospérité du pays ; jamais, s'ils n'en ont pas, — ou s'ils doivent abandonner leur principe.

Il faut sacrifier ses égoïsmes pour le triomphe du bien commun. Marcher droit est bientôt un tel plaisir qu'on ne se résigne jamais plus à marcher croche. Il faut alors :

Pour être lâche et faire avec l'honneur divorce  
 Se donner une peine au dessus de sa force. (V. Hugo.)  
 Voilà un beau langage ; et l'on sait qu'il est vécu, regardez ;  
 Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir,  
 Un prince, dans un livre, apprend mal son devoir.



## MORT DU T. R. P. MONSABRÉ

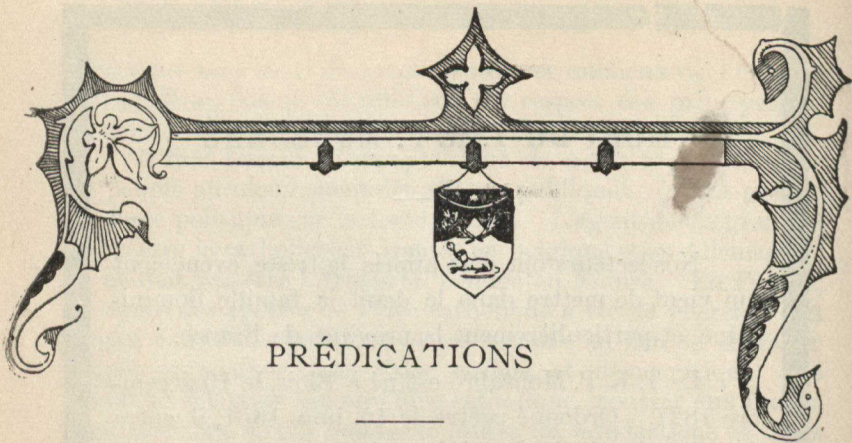
---

Nos lecteurs ont déjà appris le triste événement qui vient de mettre dans le deuil la famille dominicaine, et particulièrement la province de France.

Le T. R. P. Monsabré est né à Blois, le 10 décembre 1827. Ordonné prêtre le 15 juin 1851, il entra dans l'Ordre de St-Dominique, le 31 mai 1855, et fit sa profession, au Noviciat de Flavigny, l'année suivante. Assigné à Chalais en 1856, puis à Paris en 1857, il fut élu, en 1881, prieur du couvent du Havre. Expulsé en 1903, avec ses frères, il vivait retiré dans une modeste maison. C'est là qu'il vient de s'éteindre doucement dans la nuit du 21 au 22 février. Il était dans sa 80<sup>e</sup> année.

Pendant plus de vingt ans il a occupé l'illustre chaire de Notre-Dame de Paris, avec une autorité et un éclat qui firent revivre les jours de Lacordaire. Nous donnerons dans notre prochain numéro un article sur l'œuvre théologique et les travaux apostoliques du T. R. P. Monsabré. Aujourd'hui nous nous bornons à demander à nos Frères et Sœurs, aux Tertiaires, à tous les amis de l'Ordre, le suffrage de leurs prières, pour le repos de l'âme du vénéré religieux, afin que Dieu daigne lui accorder la céleste récompense qu'il a si bien méritée par son exemplaire et infatigable vie d'apôtre.

R. I. P.



## PRÉDICATIONS

---

- ST-RAPHAEL, BELLECHASSE, neuvaine... R. P. ROY
- AUGUSTA, ME., retraite ..... R. P. BOURQUE
- BOSTON, Eglise française, du 24 au 31 mars. T. R. P. GROLLEAU
- LOWELL MASS, Eglise portugaise, 24 au  
31 mars..... R. P. PERCOT
- ST-JOSEPH, MONTRÉAL, Vendredi Saint et  
Pâques ..... R. P. DOYON
- NICOLET, retraite des Dames de Charité.. R. P. COUET
- NICOLET, retraite, RR. SS .Grise..... R. P. COUET
- ST-HYACINTHE, NOTRE-DAME, réunion du  
T. O. II avril..... T. R. P. COTÉ
- ST-HYACINTHE, NOTRE-DAME, Solennité  
de St-Joseph 21..... R. P. CHARRON
- CLEVELAND, OHIO, retraites..... T. R. P. COTÉ
- VILLA-MARIA, LAWRENCE CO, PA..... R. P. LAFERRIÈRE.